

# **LOLA** et le **FOOTEUX**

**Philippe  
Laperrouse**



Philippe Laperrouse

Lola et le footeux

© Philippe Laperrouse, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1673-6

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Avertissement

Dans ce roman, la commune de Longes, située en Normandie, n'existe pas. Elle a été inventée pour les besoins de l'intrigue.

Les situations et les personnages relèvent de la fiction. Toute ressemblance avec des situations ou des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

## 1.

Je suis sorti de prison le 1<sup>er</sup> juillet 2015. Je ne suis pas à plaindre : j'ai pris deux ans pour violences volontaires. Ça aurait pu être pire, le « tarif » officiel est de cinq ans. Comme je me suis bien tenu, l'administration pénitentiaire, qui a sans doute besoin de places, m'a fait cadeau de quelques semaines. J'imagine que je suis tombé sur un juge amateur de foot et que je dois cette sentence mesurée à mon unique sélection en équipe de France des moins de 20 ans. Mon avocat m'a proposé de faire appel. Je ne l'ai pas fait au motif que je pensais avoir mérité ma peine et que je n'avais pas envie de prendre le risque d'une sanction plus sévère.

La prison est une expérience fascinante. Si on la surmonte, tout devient possible. Il n'y a alors plus grand-chose qui puisse surprendre de la part d'un exemplaire de la population humaine. Derrière les barreaux, j'ai dû faire ma place de manière souvent musclée. Je me suis imposé physiquement à la suite de quelques bagarres pendant lesquelles j'ai montré qu'il ne fallait pas me monter sur les pieds. Après quelques « explications », j'ai été relativement bien accueilli par les mecs, surtout ceux qui avaient entendu parler de moi. Pour disputer des rencontres de foot dans la cour de prison, ils s'écharpaient pour m'avoir dans leur équipe. Les esprits s'échauffaient chaque fois et les castagnes débutaient avant le match. À la fin, j'ai proposé de faire l'arbitre pour rétablir le calme.

Depuis mon élargissement, je vis dans un deux-pièces modeste dans la banlieue de Rennes avec Pauline qui m'a si patiemment attendu à ma sortie de taule. Je crois qu'elle aurait été là pour moi à la porte de l'enfer.

Pauline, je l'ai rencontrée au club des supporters. Aujourd'hui, nous avons le même âge : 25 ans. Dire que je suis tombé follement amoureux au premier regard serait exagéré ; j'ai été séduit par son tempérament posé et équilibré. Elle présente le mérite d'être dotée d'un caractère enjoué qui se laisse difficilement atteindre par les vicissitudes de la vie. Lorsque je suis entré en prison, j'ai observé pour la première fois comme un voile de tristesse dans ses yeux verts. Avec régularité et abnégation, elle est venue me voir deux ou trois jours par semaine, quel que soit le temps. À chacune de ses visites, elle me racontait une anecdote drôle pour me faire sourire ou me maintenir le moral. Quoiqu'il arrive, merci, Pauline !

En ce mois de septembre 2017, le seul des acteurs de mon passé dont je suis encore géographiquement proche, c'est Jo Poulard. Il a désormais 72 ans et il n'est pas en très bonne santé. Son manque d'énergie l'afflige. Il dit qu'il endure les conséquences des années de banquets, de buffets ou de festivités copieusement arrosés. Je lui rends visite dans une maison de retraite où il rumine son ennui et sa solitude. Sa fille Lola paie son séjour. Il n'a plus un sou devant lui et il m'assure qu'il s'en fout complètement.

Mentalement, je revois souvent le Jo d'autrefois, solide, super actif qui était prêt à tout renverser pour faire triompher ses projets. L'homme débordait d'imagination, mais aussi – malheureusement – de dettes. Il entretenait tant de relations qu'il n'a pas toujours su éviter les margoulin et les malhonnêtes. Les ennemis et les jaloux se sont réjouis de sa déchéance physique et financière. Aujourd'hui, le glorieux Jo Poulard se déplace difficilement de son lit au fauteuil. Il regarde son passé avec des regrets, mais selon lui, sans rancœur.

— Ne t'en fais pas Sergio, j'en ai bien profité !

Évidemment, j'ai été licencié de mon club de foot professionnel après mon incarcération. Heureusement, j'ai gardé quelques contacts sympas qui me permettent de m'occuper des 12/13 ans, futures vedettes du ballon rond, dans un petit village du Morbihan. C'est peu de chose, mais je m'en contente. Enfin, j'essaie... Chaque fois qu'elle en a l'occasion, Pauline fait tout ce qu'elle peut pour me tirer de mon apathie, car malgré ses tendres attentions, je ne brille pas par l'envie de mener une vie débridée.

À mon âge, j'aurais pu insister encore pour jouer sinon en professionnel, du moins dans un club de National. La vérité, c'est que je n'avais plus l'énergie de me décarcasser sur un terrain. Le feu sacré s'est éteint peu à peu à travers les vicissitudes que j'ai affrontées et qui m'ont convaincu que l'existence, c'est autre chose que pousser un ballon avec le pied. Vivre est à la fois plus intéressant et plus dramatique qu'une simple partie de foot.

J'ai préféré inculquer quelques conseils et quelques règles d'hygiène de vie à une bande de gamins braillards que je fais gambader devant moi tous les mercredis après-midi. Je me dis que s'ils apprennent à souffrir et à perdre, ils seront bien dans leurs baskets, quel que soit leur avenir.

Au mois de décembre, avec Pauline, j'irai voir ma sœur aînée, Marina. Nous fêterons Noël ensemble. Marina s'est installée à Arcachon avec un éleveur

d'huîtres qui semble correct et bien élevé. Elle est passée par des épreuves terribles sur lesquelles je reviendrai. J'ai l'impression que son compagnon et l'ostréiculture lui ont enfin procuré la stabilité émotionnelle dont elle avait besoin.

Pour ne pas sombrer dans une espèce de déprime post-univers carcéral, le médecin m'a conseillé d'écrire mon aventure. Selon lui, l'écriture est un exercice solitaire qui permet de se retrouver et de mettre à distance tous les ressentiments que m'inspirent les extravagances de ma vie et la méchanceté des hommes. C'est comme si les mots avaient ce pouvoir magique de dédramatiser les faits, les sentiments et éventuellement les individus. Beaucoup d'êtres humains ont utilisé la littérature comme une thérapie.

## 2.

Je m'appelle Sergio Pellini, né en 1992. Mon grand-père est venu d'Italie s'installer en Normandie en 1951. Il a fait le maçon et avant, beaucoup de trucs dont il ne parlait jamais. Mon père a pris la suite. Il n'a jamais dit qu'il était maçon, il se prétendait entrepreneur de BTP, ce qui lui semblait plus valorisant.

Nous vivions chichement dans la banlieue d'Amiens. J'allais au foot, histoire d'aller quelque part parce que je n'avais rien d'autre à foutre. Mon père ne s'intéressait pas à moi, encore moins à mes deux sœurs, Marina et Paula. Il se trouvait que je n'étais pas maladroit, balle au pied, et que je me suis développé physiquement très rapidement. Dès 15 ans, j'approchais un mètre soixante-quinze, ce qui me valait des sobriquets désagréables du type « grande perche » de la part des potaches idiots et sans imagination que je fréquentais au lycée. C'était une erreur de leur part, puisque j'étais plus costaud qu'eux. À l'aide de quelques coups de poing soigneusement assénés, je leur ai rappelé les règles du respect qui m'était dû.

Au foot, j'ai facilement intégré l'équipe première de ma commune qui se débattait dans les profondeurs d'un classement anonyme en honneur régional. Tout le monde me considérait comme le meilleur élément du club, promis à un grand destin.

Et puis un jour, un homme en pardessus gris est venu. C'était au mois de juin 2012. À 20 ans, j'avais des mensurations qui l'ont impressionné : 1,78 m, 77 kg, large d'épaules. Il a décrété que j'avais du coffre. J'ai compris plus tard : j'avais une certaine faculté à courir longtemps avant de souffrir physiquement. En plus, je crois que j'ai toujours aimé ça, *souffrir*. Dès mon adolescence, j'avais le sentiment que les brûlures des muscles de mon corps me dispensaient de réfléchir ou de me dire que je n'avais pas d'autre but dans la vie que taper dans un ballon. Souffrir d'un effort, c'est se heurter à ses limites physiques. Aujourd'hui, avec le recul, je pense que ça apprend l'humilité.

Bref ! L'homme en gris a déclaré que j'avais une belle carrière devant moi. À son allure, j'ai tout de suite su que c'était un président de club. Il était moustachu, presque chauve et trapu. Son estomac semblait déborder de sa ceinture de pantalon. Plus tard, j'observerais cette même allure abdominale chez tous les dirigeants, due à l'abus des buffets de réception où l'on bouffe n'importe

quoi. Je comprendrais aussi le double sens de l'expression « avoir de l'estomac ».

Il m'a expliqué que son équipe qui jouait en National avait besoin de moi. Enfin... d'un homme comme moi.

Je n'étais pas spécialement effrayé par la perspective de quitter un quartier gris et morose qui m'incitait à ne rien faire de ma carcasse. Mon père et ma mère s'en fichèrent un peu. Je ne leur en veux pas : ils étaient d'une génération pour laquelle la question de se bâtir une existence heureuse ne se posait pas. Le seul projet sensé de vie, c'était de trouver n'importe quel job qui permettait de manger à sa faim et de dormir sous un toit. Le reste était considéré comme de la littérature inutile.

Étant donné que je n'avais manifesté aucun appétit pour la construction de villas, ils ne m'ont pas retenu. Mon père a posé l'unique question dont il était capable : ça gagne combien de taper dans un ballon ? L'homme en gris a répondu : beaucoup, si l'on travaille bien.

Je n'ose pas penser que ma famille a été soulagée de me voir partir. Je crois que ça leur était un peu indifférent. Seule ma grande sœur Marina a eu de la peine de me quitter. Grâce à ses leçons de conduite accompagnée, je venais d'obtenir mon permis. Je lui ai promis que nous resterions en contact.

L'homme m'a fait monter dans sa Porsche. J'ai eu le droit de mettre ma valise dans le coffre et il m'a emmené à Longes, petite ville de Basse-Normandie. La bagnole était somptueuse. Engoncé dans le siège profond comme une baignoire, je l'entendais à peine ronronner. Mon chauffeur a dit que c'était une Porsche, mais je n'ai pas retenu le nom de la série. La seule chose dont je me souviens, c'est ce que je compris d'emblée en montant dans cette voiture : être président, ça gagnait sûrement plus qu'entrepreneur de BTP. Mon père circulait dans une Kangoo à bout de souffle. Pendant que le président conduisait, j'avais du mal à me rendre compte que j'étais installé dans une automobile sans être secoué comme un prunier.

L'homme m'a confirmé que j'avais de l'avenir, que je serais – au début – stagiaire à 700 euros par mois et que c'était une belle opportunité. En plus, je serais logé gratuitement dans un petit studio au-dessus du garage du père Louison que j'apprendrais à connaître.

Il a répété qu'il avait besoin d'un *piston* et que son flair lui susurrerait que j'avais le bon profil. *Piston* ? À ce moment-là, je n'avais aucune idée de l'origine de l'expression. C'est Legal, le coach de l'équipe de Longes, qui m'a expliqué que mes allers-retours sur toute la longueur du terrain ressemblaient au va-et-vient du piston d'un moteur. Il affirmait qu'il faut une solide santé pour tenir ce poste, mais que moi, je pouvais. Même si j'avais des progrès à faire.

\*\*\*\*\*

Je crois que ma carrière sportive démarra vraiment un soir de folie, en décembre 2013. Nous venions de passer victorieusement un tour de Coupe de France. J'ai assisté à un évènement rare : le président du club est descendu dans le vestiaire. Pour lui, c'était un effort, il n'aimait pas les démonstrations collectives de joie virile. Il est arrivé néanmoins, après avoir coincé un sourire crispé entre ses deux lèvres lippues. Derrière ses lunettes aux verres fumés, il se fit un devoir de participer au tohu-bohu :

— Bravo, les gars, je suis fier de vous ! Prime de match pour tout le monde !

Tous les joueurs ont hurlé d'allégresse et puis le président a fichu le camp. On aurait dit qu'il craignait les corps nus ou les embrassades entre hommes. D'après ce qui se chuchotait en coulisses, son rapport aux femmes était bien différent.

— Très différent, si tu vois ce que je veux dire, assurait Victor, le piston gauche de l'équipe, à qui avait envie de l'entendre.

L'annonce a eu l'effet escompté. Dans la buée qui s'exhalait des douches, les vivats ont claqué. Pour marquer le coup, Jordan, Max et je ne sais plus quels gars sont montés sur la table pour chanter je ne sais quoi. C'était sans doute une chanson paillard, puisque les autres riaient sauvagement. Comme des hommes.

Il faut dire que l'équipe de Longes qui végétait en National 3 venait de battre les professionnels de Caen. Les reporters sportifs qui ne brillent jamais par des traits d'esprit originaux avaient ressorti pour la nième fois l'histoire du petit Poucet qui a dévoré l'ogre. Ou pour les plus cultivés, celle de David qui a terrassé Goliath.